

Dans le bois avec les sorcières de Julie Roy
La dévoration des fées de Catherine Lalonde

Jonathan Lamy

Number 263, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89605ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamy, J. (2018). Review of [*Dans le bois avec les sorcières* de Julie Roy / *La dévoration des fées* de Catherine Lalonde]. *Spirale*, (263), 80–82.

Des fées et des sorcières

Par Jonathan Lamy

DANS LE BOIS AVEC LES SORCIÈRES
de Julie Roy

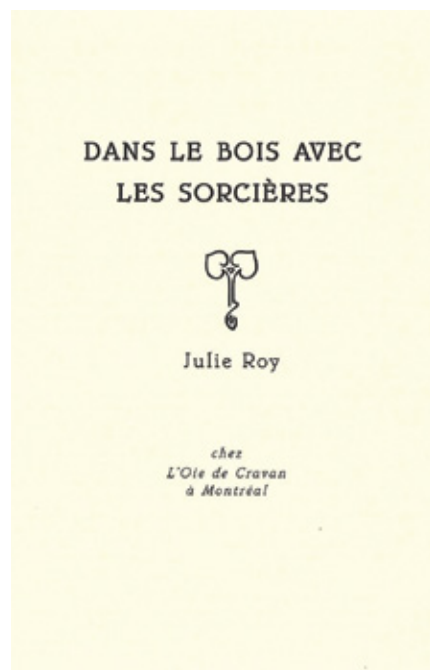
L'Oie de Cravan Éditeur, 2017, 64 p.

LA DÉVORATION DES FÉES
de Catherine Lalonde

Le Quartanier Éditeur, 2017, 144 p.

Dans le concert de voix qui composent le paysage poétique québécois, certaines émergent, d'autres reviennent après un certain silence. Parmi ces « revenantes », Catherine Lalonde signe *La dévoration des fées* et Julie Roy, *Dans le bois avec les sorcières*. Ces titres, paraissant tous deux après plus ou moins une décennie d'absence de leur auteure, convoquent chacun l'univers sombre et enfantin des contes. On y parcourt les territoires vaseux du passé ainsi que les rues de la ville, peuplées elles aussi de fées et de sorcières, de fantômes et d'anges. Environ 40 ans après la parution du collectif *La nef des sorcières* (1976) et de *Les fées ont soif* (1978) de Denise Boucher, deux œuvres absolument marquantes pour la littérature d'ici, Lalonde et Roy se réclament de ces figures féminines qui n'ont rien d'anodin. Fées et sorcières incarnent les deux visages d'une même faim d'en finir avec les stéréotypes, que ce soit celui de la mère, de la vierge ou de la putain. Dans un monde qui laisse toujours peu de place au féminin ou à la magie, les sorcières (qui sont des fées sombres) et les fées (qui sont des sorcières lumineuses) érigent des lieux de parole et de rêve.

Si « nous avons scrapé le restant de sorcière en nous », comme le note Hélène Monette dans un de ses textes, il faudrait peut-être tenter de préserver cette sorcellerie intime et se



jeter soi-même un sort, comme le fait Julie Roy en écrivant « J'échange mes regrets / Contre une forêt ». Toutefois, le bois de l'enfance, où l'on jouait avec les sorcières, a été rasé : « La forêt coupée / Derrière la maison / Je nous imaginais / En costume de bain / Autour d'un trou / De bouette jaune / Comme sur une autre / Planète. » La poésie réinvente l'espace et imagine des refuges, comme on le lit dans le poème qui donne son titre au livre : « Perdue dans le bois / Avec les sorcières / Ils m'ont retrouvée / Je me suis réfugiée dans la cour / Entre les sauterelles / Et le chien Rover. »

**Où vont les sorcières
qui n'ont plus de forêt ?**

Comment, une fois adulte ou au milieu de la ville, bâtir de telles fugues et de tels refuges ? C'est une des questions au cœur du recueil *Dans le bois avec les sorcières*, qui nous amène dans une déambulation entre Montréal et une campagne située quelque part au pays de l'enfance. Les poèmes de Julie Roy sont autant de promenades, le premier texte du livre en inaugurant le mouvement : « J'ai des souliers usés / Des souliers à flotter / Au-dessus de l'herbe. » On parcourt l'espace non pas avec un balai, mais avec des souliers de sorcière. On les enlève parfois, pour danser, quand le sol s'y prête ou s'avère plus délicat : « Rue Saint-Denis / Mes grandes tantes / Dansent le Charleston / Jusqu'à devenir squelettes / Je marche nu-pieds sur nos larmes / Comme une Japonaise. » Lors de cette marche macabre parmi les allées d'un jardin zen qui portent les noms Sainte-Catherine ou Duluth, la réalité nous rattrape, comme le loup rejoint ou devance sans cesse le petit chaperon rouge.

Avec le temps, à force de traîner dans la rue, certains contes ont une sale gueule : « Le petit prince / Dort sur le trottoir / Sous une couverture / De Winnie l'ourson. » Ils continuent néanmoins de produire de la lumière, comme cette veilleuse qu'on laisse

allumée la nuit pour éloigner les monstres ou les cauchemars. Julie Roy compose ainsi des images où le désenchantement est constamment réenchante. Malgré la grisaille d'« *un ciel de slush* », le soleil ne se trouve jamais bien loin, surtout si on le porte en soi : « *On est nuageuses / Comme la température / Le soleil caché / Dans le ventre.* »

Les courts textes de Julie Roy sont « *des poèmes tout secs* », pour emprunter une image de son précédent recueil, *Le vol des esprits*, paru aux éditions de l'Hexagone en 2005. Comme s'ils n'étaient jamais sortis du bois, leurs vers craquent à la lecture comme des branches mortes et mijotent ensuite à petit feu dans notre tête, où ils deviennent des comptines qui parlent à la fois de mort et d'éblouissement : « *Je ne suis pas triste / Mon cœur se pratique / À endurer la lumière / Je mesure l'enfer / Des anges apparaissent / À chaque coin de rue.* »

Au fil des poèmes et des promenades, qui abordent des lieux du quotidien, on va de la ville à l'enfance, du couloir du métro au gymnase de l'école, en passant par un camping ou un centre d'achats. Si ces endroits sont extrêmement concrets, ils deviennent souvent le théâtre d'une histoire qui les reconfigure, les rend magiques. On se trouve au bureau de l'assurance-maladie comme dans une improbable forêt enchantée. Ce serait peut-être cela, aborder le monde en sorcière, y être comme dans les bois. Si, dans les contes, les animaux ont le pouvoir de parler, ici, on entend des voix dans la brique. « *Deux graffitis / Se chicanent sur un mur / Le premier dit : je voudrais m'envoler / Mais je pèse une tonne / Le deuxième répond : Fuck you !* »

Un conte de « *fées mal tournées* »

Chez Catherine Lalonde, ce gros mot résonne aussi dans la bouche de la grand-mère suite à la naissance de celle qu'on nomme « *la p'tite* » et dont on suit la vie comme un récit, tout au long de *La dévoration des fées* : « *Fuck. / C'est une fille.* » Campé dans un passé indéterminé, le conte vire

d'emblée au cauchemar. On laisse vite de côté la « *poudre de perlimpinpin et tout le bataclan* », pour pénétrer un univers rude, râpeux et sans pitié. La potion magique tourne au poison et le « *don inaugural de marraine Carabosse* » à la p'tite sera un « *cœur noir* » et une « *maman pour toujours morte* ». Sanglant et tragique, l'épisode de l'accouchement, où « *cette mère presque encore fille* » donne la vie mais perd la sienne, est décrit de manière implacable et terrible. Comme une « *petite motte plus arrachée que poussée* », un être au « *visage devenu vagin* » émerge du décès d'une femme, « *devenue liquide douleur* », pour faire entendre « *le couinement ridicule de la vie débutant* ».

Car au début était la malédiction. La marque malheureuse du féminin qui la condamne dès la venue au monde à devenir l'une de celles que Josée Yvon nomme les « *fées mal tournées* ». C'est d'ailleurs sur les mots de l'auteure de *Filles-commandos bandées* (1976) et de *Filles-missiles* (1986), fée dévorée s'il en est une, que se termine le recueil de Catherine Lalonde : « *[J]'avais rêvé d'être une fille.* » Même si elle préférerait, en grandissant, devenir une fée (ou une sorcière) plutôt qu'une femme, la protagoniste de *La dévoration des fées* n'aura jamais vraiment le luxe d'être une fille. Sans parents, la p'tite ne pourra être qu'une petite-fille. Sa grand-mère, aussi sage-femme, devient sa mère de remplacement au sein de cette famille décrite comme « *un monstre à sept têtes* », dans laquelle, fille ou fée, elle est condamnée à être fuckée.

À défaut de pouvoir se nourrir du lait de sa mère, la p'tite porte tout à sa bouche lorsqu'elle commence à ramper : « *suie, chiures, billes de rosaire cassé, mille merveilles et acariens* ». Ce n'est pas une fée qui a soif, mais une fée qui dévore ; elle « *mange morte maman poussières mange* ». À coups de poèmes en prose, on suit ainsi l'histoire de « *celle qui toffe sans savoir qu'elle toffe* », de ses premiers pas à sa première fugue vers la ville. Cela se passe dans le bien nommé village de Sainte-Amère, à une époque déjà bien lointaine, celle des poètes

à bois et des mères qui meurent en couche, des berceuses et des berçantes, des saignées et des fessées. Nous y sommes, « *dans le bois avec les sorcières* », de manière encore plus marquée que dans le recueil de Julie Roy. Là, au cœur de la forêt, la p'tite, « *nervée en chienne* », prend plaisir à passer ses journées et « *vire habile de ses mains au slingshot et au canif plus qu'aux travaux d'aiguille* ».



« Tomber sorcière »

Comment rompre avec la « *trâlée généalogique des grands-mamans mères filles martyres* » ? Ne pas se laisser prendre au piège de ce dur labeur de la terre et d'être mère, cette « *vie de femme faite de sang et d'eau de vaisselle* » jusqu'à avoir « *des bulles Palmolive dans les veines* » ? Il faudra jouer la Fifi Brindacier, enseigner aux garçons du village à manier le lance-pierres, galoper comme une « *chevale* » avec les loups, devenir « *mi-femme, mi-sauterelle* », être « *tourbillonne, en désordre maximal* », se faire « *tempête, forêt, fille, fée* » et renouer avec la lignée des sorcières. La destinée de la p'tite est manifeste : « *Elle sait, si jeune elle sait déjà qu'elle tombera sorcière, pas d'autre destin annoncé par la hargne ou le temps coulé que celui de framboises piquées des vers, et qui vivra verrue.* »

« *Et les hommes ?* » demandera l'auteure, avant de répondre : « *Tous morts, trop tôt.* » Et d'ajouter : « *Comme des mouches, comme des lâches.* » Nous sommes en effet dans un univers où le féminin en arrache mais domine, s'occupe de tout, l'emporte. Un monde d'héritières et de « filiation ». De nombreux emprunts, de même que les citations qui ouvrent chaque section de *La dévoration des fées*, marquent cet héritage féminin. Catherine Lalonde s'inscrit dans les traces de D. Kimm, Geneviève Desrosiers, Hélène Monette et Josée Yvon, à qui elle répond et rend hommage.

Fuir, jouir, revenir aux origines

Sans doute pour fuir ce que l'auteure nomme dans *Corps étranger*, son livre précédent (qui lui a valu le prix Émile-Nelligan en 2008), « *le fuck à l'âme* », la p'tite s'enfuit vers la ville avec un baluchon taillé dans sa couverture de bébé, sans saluer personne. L'urbanité participera de ce conte halluciné, proche du réalisme magique : « *Partout des tramways volants, des bus à ciel ouvert, des impériales à dix étages, des drones chatoyants, des*

montgolfières ; et du monde, du monde, du monde. » L'adolescente, « *si jeune tigresse affamée lâchée lousse* », trouve une autre forme de liberté et de refuge « *dans ce masque de vacarme imposé par la ville* ». Dans ce spectacle constant, cette jungle aux lumières artificielles, elle devient « *[u]ne danseuse-mamelouk au gazou d'herbe, une révolutionnée* ». Elle est la grande sœur qu'elle ne pouvait être à la maison, mettant sur pied un « *[b]ataillon mirifique de caboches de kids et de chaos* ». Elle « *pratique des baisers* », et même un peu plus : « *La p'tite jouit, fait jouir et repart dans le désordre, comme un ressac.* »

Sans plus d'explications qu'à son départ, elle entame un jour, seule en voiture, le chemin du retour vers « *la malmaison du malamour* », qui se trouve perdue quelque part entre deux rangs. En route, des odeurs frappent la p'tite : « *épinette, musc, purin et céréales* ». La maison qui l'a vue naître semble « *plus grise et plus petite que ce qu'elle aurait dessiné de mémoire* ». En apercevant la revenante, sa grand-mère laisse la porte ouverte en guise de « *bienvenue* » muet. Pour celle

qui est « *la seule revenue car la seule revenable, la pas tuable* », tout semble avoir rétréci, et pourtant tout lui donne l'impression de la dévorer : « *Sa chambre, si petite désormais, aux murs si rapprochés, comme un confortable cercueil.* » Le temps a passé, et l'aïeule se rapproche d'ailleurs de la mort.

Après quelques jours de cohabitation, la relation entre les deux femmes, les deux fées, prendra une tournure insoupçonnée et profondément perturbante. Retour aux origines, à la naissance de la naissance, acte de tendresse et de sororité, la dévoration sera une permission accordée, une jouissance primale, une grande délivrance et un « *grand, grand secret* ». La prophétie prendra le pas sur l'interdit. Elles seront « *ensemble d'armes* », égales en tant que sorcières, « *échappées vives, déesses merveilles et monstresses* ». Sur son lit de mort, la grand-mère prendra enfin la parole, une parole enfin libérée, portée par l'espoir et la résistance à léguer, encourageant la p'tite à poursuivre son chemin de fée et de tempête vers « *l'avenir et ses jouissantes dévotions* ». ■

NOTA BENE

groupenotabene.com

Sous la direction de
Gilles Dupuis, Karim Larose
Frédéric Rondeau et Robert Schwartzwald

AVEC OU SANS PARTI PRIS

Le legs d'une revue



NOTA
BENE

Sous la direction de
Jean-François Hamel,
Barbara Havercroft et Julien Lefort-Favreau

POLITIQUE DE L'AUTOBIOGRAPHIE

Engagements et subjectivités



CONTEMPORANÉITÉS

NOTA
BENE